FEUILLETON DE L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS, 4 SEPT. 1859.

L'EXPIATION.

VI.—*Suite.*

Du reste bien souvent on entre le médecin et le malade, il résulte que, vers la fin de dîner, nos gens commençaient, non pas à causer, mais à parler de leurs maladies, et tous leurs prédécesseurs dans cette spécialité, leur exposaient minutieusement leurs différentes dispositions d'après ce l'on leur avait ordonné. Les hommes mangeaient en cela, du moins, en silence, et ne prenaient part à la conversation que par des signes de tête.

Quand vint le dessert, le café y était servi. Pendant ce temps, Albert et Raymond visitaient leurs malades, et, à leur retour, Albert s'approcha du piano, et commença :

—Mesdames, messieurs, Madame Dumas m'a demandé à la Lorette.

—Pardon, Monsieur, répliqua la jeune femme.

—Oh ! c'est vrai ! s'écria Albert, je ne sais pas pourquoi, il est vrai, une note de moins, Louise, Louise n'en jouera pas moins une valse, Albert s'accompagnera.

—Oui, Monsieur, répondit Louise, qui, à ce mot, avait cherché sous quelque chose, Louise, Albert s'accompagnera.

—Oui, Monsieur, oui, chantez ! répète gaiement le cœur ; je veux m'amuser pendant ce bal, et je désire me venger de l'acte de Monsieur votre mari ; vous avez un joli chant, chantez.

—Il ne faut pas prêcher d'exemple pour vous donner de courage, Madame, reprit le vicomte ; je ne chante pas, je m'ennuie.

—Si, si, dit Albert en ouvrant le piano. Il chante une romance italienne qu'il avait apprise à Venise, et que sur la demande d'Emilie, il avait traduite en français. Cette romance était fort jolie, la musique en était ravissante, et, peut-être parce qu'elle lui rappelait une des époques les plus douces de sa vie, le vicomte la trouvait charmante.

Assise près du piano, en fille sur un genoux, Louise écoutait dans une sorte de recueillement extatique. Pour elle, depuis quelques heures, tout était nouveau. Un faux nécessaire qui l'enveloppait, ces attentions sans nombre dont elle était de l'objet de la part du vicomte ; et, enfin, ces charmes de la musique ! La romance dura trois ou quatre minutes à peine ; mais pendant ces trois ou quatre minutes, une de ces rêveries dont le cœur de Louise ! Albert qui était assis de chanter qu'elle écoutait ensuite. Le bruit des applaudissements l'arrêtant à ce rêverie..... Elle frémissait encore, et elle venait d'entrevoir cette abîme béant devant elle.

Marie frappait de ses deux petites mains l'une contre l'autre en criant : " Encore ! encore ! "

—Encore ! dit le vicomte qui, tout en causant l'entant, observait d'un œil scrutateur la physionomie de Louise, non, c'est un tour de force que le prétendre, Marie.

Et se tournant vers Louise :

—Ce vous n'avez plus de moitié de mon ressource, Madame.

Louise se leva, elle était pâle.

—Pas tard, pas tard, si vous le permettez, Monsieur, répondit-elle, mais je préfère.....

Elle essaya de sourire.

—Vous allez me traiter de capricieuse Mondame, continue-t-elle, mais la musique est belle, je ne puis, je ne puis chanter, je ne puis.....

—Comment ! une promenade dans le parc, dit Fabrice. Oh ! mes sommes si bon ici ! Pourquoi.....

—Madame a raison, interrompit Albert ; s'enfermer comme qu'hiver par une de ces adorables soirées de printemps, c'est de la démence. Allons faire un tour du parc.

—Me le fâche pas, mon ami, murmura Louise à l'oreille de son mari ; je suis un peu souffrante.

—Eh, pardonnez-moi, Madame, dit Albert, vous avez raison, je suis un peu souffrant.

—Et vous, Monsieur, répliqua Albert, vous avez raison, je suis un peu souffrant.

—Mais, dit-il, pourquoi avez-vous pris le bras de votre mari..... tout-à-l'heure..... au lieu d'accepter le mien ?.....

—Le vous.....

—Mais vous ne me l'avez pas offert.

—Oh ! Il n'est des bien inspiré, je crois, de ne point vous l'offrir.... Vous avez fait d'avoir pour de moi !

—Oui, pour ! Oh ! je ne me trompe pas, mais si je vous en dépis, en quoi que ce soit, si je vous ai offensé.....

—Il n'est rien de pareil, Madame, répondit elle, vous n'avez pas de quoi vous excuser.

—Le vous.....

—Mais, interrompit Louise, je l'accompagne, mon ami.

—Nous vous accompagnons, dit Albert.

—Mais vous vous accompagnez, dit Louise en prie, de le cœur d'accepte l'offre d'un seul, pour la bonne règle ; mais Mme Mouane doit être fatiguée.

—C'est vrai, reprit le médecin, rentre avec Albert et Marie, ma Louise ; je sais à vous dans un instant.

Fabrice et le cœur s'éloignèrent.

Sans préfèrer un mot, Louise et Albert rentrèrent au salon.

Marie, réellement fatiguée, elle, par une veille à laquelle elle n'était pas accoutumée, se jeta dur un canapé ; son yeux se fermèrent aussitôt.

Louise, assise sur le canapé, le piano, feuillétait un album pour se donner une contenance.

Le vicomte, après un moment d'hésitation, vint à la jeune femme.

—Madame, vous vous êtes amusée, ce soir, Madame ! dit-il.

—Monsieur ! balbutia Louise, sans relever la tête. Je.....

—Eh ! rien, assurément ! répliqua Albert, rien.

Il fit quelques pas en silence dans le salon. Puis, revenant brusquement près de Louise :

—Eh, dit-il, pourquoi avez-vous pris le bras de votre mari..... tout-à-l'heure..... au lieu d'accepter le mien ?.....

—Le vous.....

—Mais vous ne me l'avez pas offert.

—Oh ! Il n'est des bien inspiré, je crois, de ne point vous l'offrir.... Vous avez fait d'avoir pour de moi !

—Oui, pour ! Oh ! je ne me trompe pas, mais si je vous en dépis, en quoi que ce soit, si je vous ai offensé.....

—Il n'est rien de pareil, Madame, répondit-elle, vous n'avez pas de quoi vous excuser.

—Le vous.....

—Mais, interrompit Louise, je l'accompagne, mon ami.

—Nous vous accompagnons, dit Albert.

—Mais vous vous accompagnez, dit Louise en prie, de le cœur d'accepte l'offre d'un seul, pour la bonne règle ; mais Mme Mouane doit être fatiguée.

—C'est vrai, reprit le médecin, rentre avec Albert et Marie, ma Louise ; je sais à vous dans un instant.

Fabrice et le cœur s'éloignèrent.

Sans préfèrer un mot, Louise et Albert rentrèrent au salon.

Marie, réellement fatiguée, elle, par une veille à laquelle elle n'était pas accoutumée, se jeta dur un canapé ; ses yeux se fermèrent aussitôt.

Louise, assise sur le canapé, le piano, feuillétait un album pour se donner une contenance.

Le vicomte, après un moment d'hésitation